

Elisabeth Horem

La Mer
des Ténèbres

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« LA MER DES TÉNÈBRES »,
TROIS CENT CINQUANTE-SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE D'ELISABETH HOREM,
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : WISSAM SABRA, DOHA
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-395-6
Tous droits réservés
© 2015 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres...

BAUDELAIRE

I

« TA LANGUE EST TA MONTURE »

V OYAGER, c'est souvent attendre. Attendre que baisse l'eau d'un oued en crue ou que la peste s'éloigne. Attendre que finissent les pluies qui rendent les chemins impraticables, que les brigands cessent d'attaquer les caravanes et que les routes soient enfin plus sûres. Attendre la guérison d'un furoncle, d'une fièvre, d'une ophtalmie. Attendre. De sa chambre qui donne sur le Grand Port il passe des heures à observer au travers d'une jalousie les allées et venues en bas, sur le quai. Il a vingt-quatre ans. Il attend un bateau pour continuer son voyage ou plutôt le commencer. Il apprend la patience, qui lui sera si souvent nécessaire.

Il n'est déjà plus en Europe mais pas encore sur les lieux de sa mission africaine. L'Afrique est proche comme elle ne l'a jamais été, mais il lui faudra prendre des chemins détournés, rusant pour mieux l'atteindre, comme une bête se met sous le vent pour attaquer sa proie. En attendant, il écrit à ses commanditaires, il fait son apprentissage de voyageur en leur rapportant ce qu'il a trouvé à se mettre sous la dent : un récit qu'on lui a fait d'une éruption de l'Etna ou bien que le navire de

l'ancien bey de Tripoli est resté amarré toute une journée sous ses fenêtres, ce qui lui a permis d'observer secrètement les Maures, d'étudier leurs manières qu'il lui faudra adopter jusqu'à pouvoir être pris pour l'un des leurs. Il a encore un long chemin à faire avant d'y parvenir. Son arabe trahit l'étudiant fraîchement venu de Cambridge, il le sait bien, et quand il croise des Maures – car il sort malgré tout, il ne va tout de même pas rester cloîtré pendant deux mois derrière les jalousies d'un balcon maltais –, il s'en tient à un *salam aleikoum* assez bien proféré, il ne se risquerait pas à plus. Il connaît ses limites. Il évite soigneusement tout contact avec eux. C'est que les échanges sont fréquents entre les marchands d'ici et ceux de là-bas, on pourrait le reconnaître un jour, savoir qu'il n'est pas celui qu'il prétend être, il ne peut prendre un tel risque. Il apprend aussi la prudence. Dès le départ de Cowes il a adopté le costume arabe et s'est fait appeler Ibrahim bin Abdullah. Il met à profit ce séjour à La Valette pour parfaire son équipement d'Oriental, c'est-à-dire qu'il s'habillera comme un étranger qui chercherait à s'habiller à la syrienne sans pour autant prétendre passer pour un Syrien, ce qui lui permettra, pense-t-il, de faire un acceptable commerçant indien, retour d'Angleterre.

Sous ses fenêtres les bateaux naviguent en pleine ville, comme à Bâle les chalands sur le Rhin. Son regard est sans cesse ramené au quai par les cris des crocheteurs, les appels que se lancent les marins et le roulement sourd de tonneaux qu'on roule sur le pavé – du porto, dont les Anglais font ici grande consommation. Il a repéré des chats, tous de la même tribu, de gros chats au poil roux que l'œil ne dénicherait pas tout de suite quand ils se chauffent au soleil allongés contre des murs de pierre blonde où rutilent les bougainvillées. Il y a aussi des femmes qui viennent chaque matin vendre de

ces ouvrages de dentelle qu'on fait ici. Il est environné de murailles, de clochers, de terrasses, l'air est lumineux, transparent, printanier, tout est possible désormais et l'attente même a quelque chose d'excitant, pendant laquelle il continue d'apprendre avec toute l'opiniâtreté dont il est capable cette langue qui, comme les anneaux magiques des contes, saura, s'il la sait, le rendre invisible. Il vient de noter un proverbe arabe qui lui plaît : *Lisânak, hisânak*. « Ta langue est ta monture. » Il s'amuse à traquer dans la langue qu'on parle ici les mots arabes dont elle est toute mêlée, ce qu'il voit comme le signe que son voyage a bel et bien commencé.

Dans la cathédrale Saint-Jean une colonne de lumière tombe d'un vitrail sur la splendeur rouge d'un manteau de gros drap et souligne la blancheur d'un corps émacié, saint sans auréole, à moitié nu, qui écrit, tandis qu'un crâne posé sur sa table lui rappelle la mort qui s'approche. Mais il n'entre pas dans les églises, vêtu comme il est en mahométan et toujours cette peur d'être reconnu. Il n'a pas vu ce tableau, et si d'aventure il l'avait vu, selon toute vraisemblance il n'aurait rien déchiffré qui l'eût concerné, lui, dans cette représentation d'un homme décharné, parti loin des siens, dans le désert. Il sort le moins possible, redoutant le futur comme le passé, craignant que son visage ne se grave dans la mémoire de quelque Turc, mais aussi par peur d'être reconnu, à croire que le monde entier foule les quais de La Valette. C'est qu'il l'a échappé belle l'autre jour, en rencontrant l'un de ces régiments suisses qui sont ici en garnison, comme lui au service de l'Angleterre. Deux des officiers qui marchaient en avant venaient souvent chez son père, le monde des militaires n'est pas si grand à Bâle, il pourrait même dire leur nom. Il s'était senti pâlir sous sa barbe quand il avait croisé le regard de l'un d'eux. Il ne l'avait pas reconnu. Tandis qu'ils s'éloignaient, leur

petit groupe se resserrant avec la distance (du moins les imaginait-il ainsi, car pour rien au monde il ne se serait retourné de peur que, pris d'un doute, cet officier ne se retournât au même moment, le regard de ce Turc lui ayant paru étrangement familier), il s'efforçait de garder le même pas en tâchant de refreiner son fou rire, comme d'un bon tour qu'il aurait joué, comme jadis lors des folies du carnaval, quand on piétinait dans la nuit craquante de gel et ce même fou rire le prenant sous son masque, il retenait son souffle en attendant que sonnent quatre heures à la cathédrale et qu'éclate le fracas des tambours et des fifres et alors s'élançer en criant, incognito, méconnaissable, tout était permis, il riait de bonheur en passant près de la fontaine aux démons, deux têtes cornues sculptées, avec des barbes rayonnantes, crinières plutôt, un bouc de glace au menton et au-dessus, la date: 1784, gravée dans la pierre — l'année de sa naissance.

Posté derrière la jalousie, il cherche du regard le petit groupe de soldats suisses et leurs officiers, mais ils ont disparu. Il s'empressera de glisser l'épisode dans sa prochaine lettre à Sir Joseph parce qu'il y voit à juste titre son premier succès. Peut-être y a-t-il vu aussi l'avertissement que là, sur un quai de La Valette, sa vie venait de se détacher comme un canot mal amarré — mais cela, il ne l'écrirait à personne.

À ses parents il écrit qu'il est heureux d'avoir trouvé sa voie. Il aimerait qu'ils puissent lire entre les lignes qu'il est devenu un homme, que ses erreurs de jeunesse appartiennent à un passé révolu, qu'il n'a pas peur de ce qui l'attend et ne s'inquiète que de leur inquiétude. Il se laisse souvent distraire de sa feuille pour jeter un coup d'œil à travers le volet. Tous les soirs à la même heure, dans la rumeur qui vient des quais il entend une mélodie se détacher, monter vers lui, toujours la même. L'oreille tendue il écoute l'appel à la

prière que lance face à cette ville sans minaret un gabier maure grimpé dans une mâture. La nuit ne tarde pas à noyer le pont des navires, seuls les longues robes blanches et l'indigo pâle des turbans retiennent encore la lumière du jour. Les lettres à ses parents sont les plus difficiles à écrire, il repose la plume, ce sera pour demain. Il préfère penser à eux, ce qu'il considère comme une forme de prière.

Deux enfants marchent dans l'allée d'un jardin, ils traversent la blancheur d'une tache de soleil, ils semblent absorbés par ce qu'ils se disent, la fillette est tournée vers son frère, sans doute est-ce lui qui parle et elle qui l'écoute. Ils sont habillés comme le sont les enfants de bonne famille en ce temps-là : lui, les cheveux longs et coiffé d'un haut chapeau, avec tout un tas de boutons sur son gilet, il a une douzaine d'années ; elle, vêtue d'une longue robe blanche, on ne distingue pas le détail du tissu, le blanc trop blanc comme sur une photographie trop contrastée, les cheveux dans la même valeur de gris sombre que les frondaisons derrière, c'est l'un de ces beaux jours d'été où il fait bon passer du soleil à l'ombre.

Il y a encore un troisième personnage et c'est celui qui nous intéresse ici : un tout jeune garçon, à l'arrière-plan, dissimulé dans la verdure, les feuillages entourent son visage comme dans un médaillon tandis qu'il observe les deux autres à leur insu.

Et sans doute n'a-t-on voulu représenter là qu'une innocente partie de cache-cache d'enfants insoucieux, mais pour qui connaît la suite de l'histoire tout paraît prémonition, on se dit qu'il aimait déjà se tenir caché à cette juste distance qui protège et permet d'en voir plus. Il a les cheveux longs comme ceux de son frère mais pas de chapeau, ce qui le fait paraître plus jeune — en fait ils n'ont qu'un an de différence.

Le père aime faire claquer son fouet au-dessus de ses quatre chevaux et mener sa vie comme il mène son attelage. Il aime le luxe et les armes, il collectionne les beaux objets, la vieille maison familiale n'est plus assez somptueuse pour lui, il se fait construire un hôtel particulier sans ménager l'argent, ce sera l'un des plus beaux de la ville. Il a tout de suite aimé la cerisaie qui occupait une partie du terrain – et voilà le nom de la maison tout trouvé. Il y aura de grandes verrières et des ferronneries peintes de toutes les couleurs qui feront penser à des cages à perroquets. Il avait cru bon d'épouser la fille du maire mais c'était une tête de linotte, les trois enfants du dessin sont nés d'une autre femme, et plus question maintenant de chercher à endurcir les petits en les privant d'un duvet en hiver, Sara veille au bonheur de tous. L'intraitable Rudolf s'est sans doute adouci auprès d'elle autour de qui tout semble facile, brillant et comme naturellement lissé : les parquets où se reflètent dans la profondeur encaustiquée du chêne les cache-pots de cuivre jaune, les tables des employés aux écritures et le grand comptoir où l'on montre aux clients les échantillons de ruban sur le bois lisse et comme adouci lui aussi sous la caresse de la soie dont il prend les reflets – cerise, ponceau, azur, lavande, amande ou céladon. C'est quelque chose d'elle enfin qui fait briller les gros poêles de faïence et luire doucement le pianoforte commandé à Londres exprès pour lui, lui le plus jeune qui n'a alors que sept ans et qui aime par-dessus tout rester tout seul avec sa mère, dans son boudoir décoré de roses rouges, quand la nuit tombe et qu'on vient d'allumer la lampe – alors la lueur de la flamme tremble sur le merisier de la console, et dans le miroir il la regarde, elle, qui rayonne.

Des cassures, des tournants, comment appeler ces brusques changements de direction dans le cours d'une

vie, on était parti pour mener telle existence ici et on se trouve en train d'en mener une tout autre ailleurs parce qu'un jour on s'est senti arrêté dans sa marche par un de ces obstacles contre lesquels on se lance à grands coups d'épaulé, une fois, deux fois, dix fois, on refait les mêmes pas, on s'épuise à essayer les mêmes combinaisons pour forcer la serrure de quelque chose dans sa vie qui s'est verrouillé. Certains s'effondrent sur place comme de vieux chevaux, mais d'autres se relèvent, gardant chevillé au corps le désir de poursuivre coûte que coûte, et si ce n'est pas par ici ce sera par là, ils tournent le dos, ils inventent une autre route, parce qu'il y a toujours une autre route, pourquoi chercher à défaire un nœud qu'on sait inextricable quand on peut le trancher d'un grand coup d'épée pour changer les défaites en victoires, il faut savoir fendre sa vie en deux, la déchirer de haut en bas pour se sauver en abandonnant aux mâchoires de l'adversité le pan de tissu qui vous retenait, *s'échapper* au vieux sens du terme, c'est-à-dire s'enfuir en ne laissant à ses poursuivants que son manteau, sauver son corps nu et son âme intacte : partir.

Il a onze ans. Dehors les cerises commencent à rougir, c'est l'époque de l'année où il vous vient des désirs de campagne. Son père a fait l'acquisition d'une ferme construite tout en bois dans le style de la région, sur une prairie en pente où se laisser rouler parmi les renoncules, et le fromage qu'on fait au lait d'été laisse au palais comme un parfum de fleur. Il y a près de la ferme une vieille grange transformée en chapelle, des arbres pour jouer à cache-cache, un ruisseau à truites (de ceux qu'on franchit en sautant d'une pierre à l'autre), et quand le temps se gâte parce qu'il y a eu de l'orage il fait bon écouter la pluie comme des petits cailloux jetés contre les tavillons, bien au sec sur la galerie que protège la paupière baissée du toit, alors il se sent heureux

comme le sont les chats d'être à la fois dehors et dedans, à regarder les flocons de brouillard ramper le long des pentes, à dessiner ou faire des découpages. Sa mère lui a montré comment plier une feuille de papier et voilà c'est un bateau qu'il fera voguer sur le ruisseau quand le beau temps sera revenu – et c'est drôle, si on le pose au bord (mais vraiment juste au bord sinon ça ne marche pas), il remonte le courant, vous aviez remarqué ça vous aussi? Des trois enfants, c'est lui qui pose le plus de questions, il est curieux de tout, toujours prêt à faire le pitre, différent des deux autres qui déjà, comme sur le dessin, sont inséparables.

Son père lui a appris très tôt à monter à cheval et à se servir d'un fusil, toutes choses qui un jour lui seront fort utiles. À la course, il est toujours le plus rapide. Il est aussi un nageur infatigable. Ce garçon est doué pour tout, en particulier pour la musique et pour les langues, ce qui va de pair, et ce don-là, celui des langues, lui sera encore plus utile que les autres. Mais il est interdit de tout avoir, et l'une des fées penchées sur son berceau a trouvé bon de retenir quelque chose, de ne pas tout lui donner: elle a retiré de sa corbeille la vue d'aigle par laquelle il aurait été trop bien loti et elle a glissé à la place cette myopie qui l'empêchera d'être aussi bon tireur qu'il aurait voulu.

Les bourgeois de leur ville sont assommants, ses parents préfèrent recevoir des amis venus d'ailleurs avec qui oublier la morne société des marchands. Il y a beaucoup de monde dans le grand salon certains soirs, surtout quand on fait de la musique. Les amies qui s'en vont laissent en souvenir un éventail que sa mère fait accrocher dans le salon. Elle en garde quelques-uns pour décorer son boudoir.

Mais voici que quelque chose de menaçant s'est mis en route contre eux, comme dans les profondeurs de la glace les craquements annonciateurs de débâcle,

quelque chose qui va tous les emporter cul par-dessus tête, eux et leurs histoires interrompues – et parmi eux ce garçon si prometteur qui aurait bien voulu continuer à jouer à cache-cache près du ruisseau à truites, derrière la vieille grange transformée en chapelle. Son père ne veut pas entendre les craquements sous la glace, il tient toujours d'une main ferme son attelage à quatre chevaux, tout juste si l'on perçoit un peu de rage dans la façon qu'il a maintenant de faire claquer son fouet. Il n'est pas du genre à tenir sa langue, on ne l'empêchera pas de dire haut et fort ce qu'il pense des Français, c'est qu'il n'a pas appris la prudence, lui, ni la patience. Il devrait pourtant prendre garde, il y a beaucoup de monde dans le grand salon certains soirs, et parmi tout ce monde des mouchards l'écoutent répéter à qui veut l'entendre combien il déteste les principes de cette révolution qu'il voit s'étendre sur son pays comme une salissure. Les amis sont toujours plus nombreux à s'exiler et c'est désormais en pleurant que les femmes offrent leur éventail au moment des adieux (la collection de Sara s'enrichit beaucoup à cette époque). Rudolf continue à tempêter, ses affaires se maintiennent encore, plus pour très longtemps, certes, mais à ce moment-là il est encore riche et la réussite fait toujours des envieux. De tous ceux-là qui rient à ses bons mots, lequel a rapporté ses propos, les a susurrés dans l'oreille qu'il fallait pour lui nuire? Le voilà rongé par son frein face à un gros mur sombre et froid, ne décolérant pas, s'empêchant de penser à elle dans son boudoir aux roses. Dégradé de son rang de capitaine, il se retire dans la ferme qui ne résonne plus de rires d'enfants en vacances. C'est devenu le séjour morne d'un patriote humilié et furieux, passant des heures à regarder les premières neiges blanchir les collines alentour. Que ses deux fils aînés s'occupent désormais de ses affaires ou de ce qu'il en reste – le commerce de la soie périclité, l'Europe a

sombré dans la guerre et les flammes de l'incendie viennent lécher son pays naguère paisible. Ses derniers espoirs sont misés sur l'Angleterre qui seule tient tête à ces voyous qu'il exècre.

On ne fêtera pas le carnaval cette année-là, les nouvelles de la guerre viennent cliqueter jusque dans le silence enneigé où il se morfond. Il se précipite encore une fois à Berne, combattre à tout prix cette racaille partout où elle se trouve, mais les Français pillent le trésor de la ville grâce auquel ils iront porter ailleurs la désolation qui partout les accompagne.

Lestés de leur butin ils s'embarquent ce printemps-là, guidés par leur mauvais ange, ce jeune général dont les cheveux flottent au vent sur les champs de bataille – ou bien n'est-ce que sur les tableaux? – et qui s'en va chercher sous d'autres cieux l'ennemi qui lui résistait, lui non plus n'aime pas les échecs, il est de ceux qui pensent qu'il faut casser le destin quand il vous est contraire, transformer les défaites en victoires, en épopées, il entraîne ses soldats là où ils souffriront de la soif, de la chaleur, des fièvres, toujours plus loin sans pouvoir s'arrêter, nombre d'entre eux ne reviendront pas mais qu'importe, comme des enfants qui se laissent rouler de plus en plus vite au bas d'une pente herbeuse ils descendront toujours plus vers le sud, ayant presque oublié cet ennemi qu'ils étaient venus chercher et qu'ils n'avaient pas tardé à trouver, un ennemi plus fort que l'armée légendaire de cette fripouille. L'expédition, sans doute, est un fiasco militaire, mais à cette folle équipée se sont joints des architectes, des ingénieurs, des orientalistes, des médecins, des géographes, des botanistes, des entomologistes, des minéralogistes, des astronomes, et on voit toujours chevaucher à l'avant-garde un vieil érudit, libertin à ses heures, riant d'enthousiasme, insoucieux des dangers (point de lendemain!), il galope à bride abattue pour prendre de l'avance sur les troupes

qu'il accompagne, pour tâcher de voler quelques heures, quelques minutes, il faut dessiner à la hâte, écrire des notes dans la précipitation en tâchant qu'elles soient tout de même lisibles, mesurer des temples, des colosses, des murailles, tant bien que mal, avec les moyens du bord, le plus souvent de l'œil, vite, vite, avant que la colonne le rejoigne et qu'il lui faille se remettre en selle pour suivre le mouvement, et ces architectes, ces ingénieurs, ces orientalistes, ces médecins, ces géographes, ces botanistes, ces entomologistes, ces minéralogistes, ces astronomes, ramèneront de quoi graver des planches où seront fidèlement reproduits les temples, les paysages, les campagnes inondées par le fleuve en crue, et où l'on verra quels genres d'oiseaux il y a là-bas et quels insectes, quels reptiles, quelles plantes, et la façon dont les gens construisent leurs maisons, et la forme des vêtements qu'ils portent, et ce qu'ils cultivent, et quels sont leurs animaux domestiques — la curiosité insatiable de cette époque-là ! Et lui, Johann Ludwig, est en cela un enfant de son temps.

Se promener à La Valette est un exercice approprié pour se muscler les mollets. Il monte et descend les escaliers abrupts, d'un pas égal, rapide, il parcourt les rues en pente sans jamais s'arrêter. Il se rappelle ses exercices d'endurance à Cambridge, ses marches au soleil, nu-tête et sans boire, dans la canicule d'un été exceptionnel qu'il avait perçu comme une chance et l'occasion de s'endurcir. Il avait marché jusqu'à treize heures par jour, vivait avec la sobriété d'un Bédouin et le soir venu se couchait à même le sol. Il arpente maintenant La Valette, de long en large, de bas en haut. Personne ne fait attention à lui. La ville est pleine d'étrangers, en particulier de marchands grecs venus faire leurs affaires loin des cadis trop avides. La corruption est la gangrène de

l'Orient, lui-même se heurtera à la canaillerie des pachas, on l'a prévenu à Londres.

Les rues sont d'étroits défilés entre les façades, murailles où saillent des balcons aux volets peints, semblables aux siens derrière lesquels il aime voir sans être vu. Impossible ici de savoir si quelque regard le suit, et d'ailleurs quelle importance, mais il préfère ne pas s'arrêter, il se contente de ralentir pour se laisser submerger par le bonheur de voir la mer au bout de la rue, comme un éclat de cobalt.

Sous la surface les rochers sont recouverts de chevelures émeraude ou brunes que balancent doucement les mouvements de l'eau. Il tend l'oreille au clapotis contre les coques. Toutes les barques sont tournées dans la même direction comme les bêtes d'un troupeau, leurs gros yeux peints montent et descendent avec la vague, et ces yeux dessinés contre le mauvais œil des envieux, un à bâbord et un à tribord, c'est encore un signe qu'il a quitté l'Europe pour l'Orient, enfin, le seuil de l'Orient. Il s'impatiente. Il rongé son frein. Il n'est plus retenu que par une dernière amarre — l'attente d'un passage pour la Syrie. Il patiente, le nez au vent et soumis au clapotis de houles contraires, le cœur battant de se trouver entre ce qu'il quitte et ce vers quoi il va.

Mais sait-on jamais où l'on va ? Ce capitaine grec est un filou : il lui avait dit qu'ils feraient route vers Acre puis il avait attendu qu'ils fussent en mer et que Malte ne fût plus qu'une blancheur à l'horizon pour lui révéler leur véritable destination, si bien que lui qui voulait aller à Acre, le voilà naviguant vers la Caramanie. Mais qu'importe, va pour la Caramanie. Peut-être fallait-il voir dans la duperie du capitaine la chance qui lui avait permis de s'embarquer enfin. Sans ce mensonge il ne serait pas monté à bord, et qui sait combien de temps encore il serait resté à attendre un

passage pour Acre. Le but de sa mission est grave et lointain, il doit s'y préparer sans hâte et tout est prétexte à s'instruire, aucune aventure n'est inutile, il lui faut apprendre à régler son pas sur celui du hasard. Il décide donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ce lui sera l'occasion d'observer tout à son aise les usages des Maures. Fini le temps encore récent où il en était réduit à les épier depuis son balcon, comme un affamé, tâchant d'apprendre la succession de leurs prosternations quand il les voyait faire leur prière sur les ponts de leurs navires et s'exerçait ensuite, tous verrous tirés, à reproduire en secret leurs mouvements (ce que personne n'a jamais su), le voici maintenant en mer avec trois marchands tripolitains, pas d'échappatoire, il lui faut tenir son rôle. Ils se sont gentiment moqués de son étrange façon de baragouiner l'arabe mais ce sont de joyeux compagnons, il n'a rien à craindre d'eux. Il croit avoir compris que le plus riche des trois a des parts dans l'armement du navire. C'est lui qui parle le plus et le plus fort, trouvant sans cesse matière à de grands éclats de rire qui font tressauter son ventre d'homme prospère. L'aimable Tripolitain a tout de suite pris sous son aile ce jeune marchand indien, il aime son humeur égale et admire son châle de Glasgow, s'émerveillant de la volonté de Dieu et des tissus qu'on fait aux Indes, et il lui offre généreusement de ces délicatesses qu'il a apportées pour adoucir la traversée. Ce jeune étranger n'a pour toutes provisions que du riz et des dattes, sans doute n'est-il pas très fortuné, mais sa conversation est des plus intéressantes et ce n'est certes pas tous les jours qu'on a l'occasion de rencontrer un Indien, si bien que les trois marchands ne se lassent pas de lui demander toutes sortes de récits sur ce mystérieux pays où l'on fabrique de si beaux châles, et s'il est vrai que les veuves se jettent vivantes sur le bûcher de leur mari défunt, et s'il a vu cette Grande Muraille qui se trouve à un jet de pierre de

son pays natal, et enfin ne pourrait-il pas leur donner une idée de l'idiome qu'on entend là-bas, leur dire dans sa langue maternelle n'importe quoi qui lui passe par la tête? Ibrahim bin Abdullah s'exécute de bonne grâce, son dialecte bâlois fait merveille: on voit bien que c'est une langue apparentée à l'arabe puisqu'on y retrouve les mêmes sonorités — et les trois marchands de s'émerveiller que Dieu eût fait le monde à la fois si divers et si uni.

Les soirées se passent à raconter des histoires, chacun fait le récit de ses aventures qui peut-être sont arrivées à un autre et peut-être autrement, mais peu importe, les esclaves noirs sont là pour renouveler les braises, il fait bon entendre chuintier le tabac qui se consume lentement. Sur un fond bleuâtre de clarté lunaire les ombres se dessinent à l'encre noire, il renverse la tête, le mât d'artimon joue avec la lune, tantôt à droite, tantôt à gauche, le bateau roule doucement. Il est parfaitement heureux. D'une oreille plus attentive qu'il y paraît il écoute ce que racontent les marchands sur les troubles en Arabie, ils parlent d'incursions du Wahhabite qui empêcheraient les caravanes de parvenir à La Mecque, le pèlerinage est devenu impossible, le commerce en pâtit. Voilà du nouveau.

Il n'a pas gardé rancune au capitaine grec et met à profit la traversée pour se faire expliquer les manœuvres du navire et s'exercer à faire des relèvements. Il apprend même à nettoyer les boyaux de mouton pour faire des saucisses à la mode barbaresque et ne rechigne pas à travailler avec les hommes d'équipage pour réparer le mât de misaine, emporté par un coup de vent au large de Candie.

Cette mer est si différente de la mer du Nord, la toute première qu'il eût jamais vue, ourlée d'écume neigeuse, opaque, hérissée de schiste et d'ardoise où ruissellent des reflets couleur d'huître, une mer aux

teintes sévères, comme celles de la haute montagne. Il y avait de cela trois ans à peine, c'était une autre vie. Il ne veut y penser que le soir au mouillage, à l'heure où il ramène un pan de son manteau sur son visage et tourne le dos au monde. Il est allongé dans une prairie piquetée de boutons d'or, il se chamaille avec son frère, il mange des cerises. Il dévale le grand escalier de la maison de son père, il peine à croire qu'on vient de livrer un pianoforte commandé exprès pour lui, à Londres, et son père est là, souriant, et sa mère se tient à côté de lui, environnée d'éventails comme autant de papillons – le paradis perdu d'avant sa chute, d'avant sa faute.

Mais il n'y a pas de paradis – un paradis menacé ne saurait être un paradis –, les affaires périllicitaient, les rides avaient commencé à creuser le visage de sa mère qui ne souriait plus si souvent, le jardin et la cerisaie étaient moins soignés – ou bien se l'imagine-t-il maintenant. À l'origine de cette déchéance tout le monde dira qu'il y avait les Français et leur révolution détestable, mais lui, qui fait semblant de dormir, son manteau rabattu sur le visage, il sait que le malheur a commencé par sa faute à lui qui, à Leipzig, a vendu le paradis pour six cent quarante thalers.

De grands pans de soleil tombent par les verrières de l'escalier, il n'y a plus dans les bureaux que quelques nuques ployées sous la torpeur estivale. Dans le grand silence de la maison une plume hérissée de colère crisse sur une feuille de papier à lettres, six cent quarante thalers ! Diable ! A-t-il perdu la tête ? S'était-il imaginé, ce morveux, que lui qui se battait pour sauver la maison allait couvrir ses frasques ? A-t-il seulement pensé à ses parents ? Il ne sert à rien d'insister : lui, Johann, l'aîné, sera inflexible, car il est de son devoir de leur ouvrir les yeux sur la vraie nature de leur benjamin, voilà ce qu'écrivit la plume rageuse qui crisse sur le papier. Et le

malheur est bientôt fait, l'intraitable demi-frère va montrer la lettre de Leipzig où il avouait sa honte et ses dettes et le suppliait de le tirer d'affaire.

C'est un été un peu mélancolique et jusque-là tranquille. Il n'y a qu'elles deux à la ferme, et quelques domestiques. La mère s'installe avec un livre sur la galerie abritée par l'auvent (on dirait qu'il va pleuvoir), elle se demande si la gaieté reviendra un jour. Les aînés sont restés seuls à Bâle, tâchant de sauver ce qui peut l'être de l'entreprise familiale. Avant son départ elle a fait recouvrir de housses les fauteuils du grand salon. Dans le boudoir son image a déserté le miroir de la coiffeuse, les rideaux de velours rose sont désormais tirés. Elle reprend sa lecture, sans tous ces soucis il ferait si bon lire ainsi, protégée de la pluie qu'elle entend maintenant tomber sur l'auvent et qui fait au coin du toit une longue stalactite d'eau, il faudra qu'elle demande qu'on répare la gouttière.

C'est alors qu'apparaît Johann, arrivé de Bâle ventre à terre, il a tout juste évité le gros de l'averse, et la nouvelle qu'il lui apporte la laisse sans voix, d'abord hésitante, ne sachant par quel bout la prendre, une mauvaise nouvelle c'est certain, quelque chose qui n'est pas venu de l'extérieur, du monde hostile, non, c'est quelque chose d'interne, ce qui est peut-être pire, quelque chose venu de l'objet même de son amour, son petit Louis comment est-ce possible, tout à coup devenu un petit jeune homme dur, elle le voit ricanant près d'une table de jeu, depuis quelque temps il lui pousse une petite moustache qui l'enlaidit, elle n'arrive pas à se défaire de l'image de cette moustache, de cette bouche qui ricane, un petit jeune homme arrogant qui se moque de sa famille avec ses nouveaux amis qu'elle ne connaît pas, son vrai monde n'est plus la maison de son enfance ni cette ferme qu'il aimait tant, son vrai monde ce serait maintenant un tapis vert, une queue de

billard ? Il fume désormais, joue à l'homme, peut-être que cet argent est allé à une fille perdue, qu'a-t-on fait de son garçon, il a vingt ans et hante les mauvais lieux de Leipzig, ou bien peut-être, et c'est ce qu'elle aimerait croire, a-t-il été trop généreux ? Quand elle passera près de la fontaine aux démons, difficile désormais de se défaire de cette idée qu'ils ont présidé à sa naissance, elle rejette vite ces bêtises, reste la déception, immense, la fin des espérances pour ce fils-là, si doué, qui aurait pu devenir tout aussi bien savant que musicien, militaire ou diplomate.

Tout est calme sur le navire. Il rejette son manteau pour regarder la lune. Elle a disparu, le ciel fourmille d'étoiles. Il se dit que c'était peut-être un bien pour finir, les voies de Dieu sont impénétrables. De même qu'il fallait s'embarquer sur le mauvais navire pour faire le bon voyage, de même sans le désastre de Leipzig il ne serait pas allé à Göttingen, il n'aurait pas suivi les cours du P^r Blumenbach et n'aurait donc pas pu présenter à Londres sa lettre de recommandation, si bien qu'il n'aurait pas été engagé par l'African Association... La tête lui tourne à considérer sa vie s'assemblant peu à peu, pièce à pièce, à se dire qu'il s'en est fallu de si peu pour qu'elle fût autre, mais peut-être est-il plus sage de chasser cette idée, peut-être vaut-il mieux penser, comme le marchand tripolitain qui ronfle doucement près de sa pipe éteinte, que tout cela est écrit depuis longtemps et qu'il est impossible d'en rien biffer ? Même le cousin Christophe qui ne l'avait pas aidé à Londres avait joué un rôle comparable à celui du capitaine grec : sans ses vantardises sur les belles relations qu'il disait avoir là-bas, aurait-il traversé l'Allemagne en vue de s'embarquer pour l'Angleterre ?

La peste est dans Satalie, comme si elle était venue l'accueillir à son arrivée en Orient. Il avait été retenu si longtemps à Malte avant de pouvoir embarquer, et voilà que le capitaine voudrait maintenant les garder à bord, lui et ses compagnons, alors qu'ils sont en face du port, alors que Satalie leur offre le tableau riant d'une ville adossée à un cirque verdoyant où bondit une cascade, avec des toits roses disséminés dans des vergers où se dressent des peupliers et des minarets ? Ils ne veulent rien entendre, ils sont las d'être sur ce bateau, ils ont envie de se dégourdir les jambes sur la terre ferme, et d'ailleurs, comme il vient d'être dit, tout est écrit depuis longtemps, c'est ce que le Tripoliteain explique au capitaine. Qu'ils descendent ou non, l'effet sera le même : si Dieu voulait qu'ils eussent la peste ils l'auraient, même en restant à bord, et si Dieu jugeait que leur heure n'était pas encore venue ils seraient épargnés, quoi qu'ils fissent. Mais pour faire entendre raison à ce capitaine entêté il faut avoir recours à des arguments propres à convaincre les esprits mécréants. Alors il raconte que lui, marchand de Tripoli à qui Dieu a accordé la prospérité et qu'Il a protégé au cours de bien d'autres voyages avant celui-ci (grâce Lui soit rendue), il l'a déjà eue, la peste – la belle affaire ! –, et il en a guéri, tel que vous le voyez, il est donc immunisé contre elle. A-t-on jamais vu quelqu'un avoir deux fois la peste ? Les trois Tripolitains font gorge chaude du capitaine, les Croyants n'ont pas à trembler parce qu'en toute chose ils s'en remettent à Dieu. Les voilà donc débarqués à Satalie la pestiférée, et Ibrahim bin Abdullah avec eux. Après toutes ces journées en mer le sol roule sous leurs pas, ils s'en vont en titubant comme des hommes ivres vers le souk des bouchers. Après quoi ils vont boire du café en demandant des nouvelles de la peste puis s'en retournent au port d'un pas plus assuré.

Ils font du cabotage le long de la côte anatolienne, les sommets blanchis du Taurus flottent au-dessus de l'horizon comme une écume céleste. En fin de journée des nuages chargés de nuit et d'orage s'accumulent au-dessus des montagnes, le tonnerre vient rouler jusqu'à eux. Dieu n'a pas voulu qu'ils mourussent de la peste. Ils mouillent près de Mersin, descendent à terre et passent quelque temps en compagnie de Turcs. On fume quantité de tabac, on parle en proportion. Installé sur les coussins qu'ont disposés leurs hôtes, Ibrahim bin Abdullah écoute et s'applique à prendre une contenance aussi turque que possible.

Ils logent dans le khan des marchands. Les odeurs de crottin et de fumée tournoient sous les voûtes de pierre, le jour n'entre que par d'étroites ouvertures où nichent les pigeons. Leur chambre ne désemplit pas de curieux. Un soir, en buvant du jus de cerise, il se rappelle un autre soir en Allemagne et un violoneux d'auberge que personne n'écoutait (il pleuvait à torrents depuis la veille, les chemins n'étaient que des fondrières), mais celui-ci joue bien, c'est la première fois de sa vie qu'il voit cet instrument à long manche, la caisse de résonance fait penser à un petit visage aveugle, sans doute parce qu'elle n'a pas d'ouïes, et c'est la première fois aussi qu'il entend ce genre de musique. Il y a tant de premières fois quand on voyage. Il y a aussi nombre de fois qui sont les dernières, mais le plus souvent on passe auprès de celles-ci sans les reconnaître. Tout de même, ce jour déjà lointain, dans le petit boudoir rose, n'avait-il pas reconnu l'une de ces dernières fois ? Il était seul avec elle mais il n'y trouvait plus le bonheur de jadis, comment ne pas entendre toutes ces choses qu'ils ne se disaient pas et qui couraient dans le lacis des roses rouges tandis qu'en lui parlant sa mère jouait distraitemment avec un éventail, cette femme qui le lui avait offert elle ne la reverrait plus, comme elle ne reverrait

plus tous ces amis oubliés, oublieux, emportés par le maelstrom qui brassait l'Europe, cette fois c'était son fils qui lui faisait ses adieux, et l'un et l'autre se donnaient l'air d'être plus enjoués qu'ils n'étaient.

Pour rafraîchir le jus de cerise on apporte de la glace qu'on a fait venir du Taurus. Le musicien est parti. Le Tripoliteain s'enquiert auprès de tous d'une caravane qui irait à Alep et à laquelle pourrait se joindre son jeune ami indien, mais tous disent la même chose : que les routes vers la Syrie sont coupées, que tous les cols sont aux mains d'un rebelle féroce, qu'on ne passe plus et que la seule route possible est maritime.

Il s'entend avec un autre capitaine grec pour qu'il prenne Ibrahim à son bord jusqu'à la côte syrienne. Il épargne à son protégé la peine de se présenter lui-même, l'introduisant auprès de tous comme porteur de dépêches de l'East Indian Company pour son agent Mr. Barker, Consul britannique à Alep. Au moment des adieux, celui qu'il n'a cessé de prendre pour un jeune marchand indien lui offre ce châle qui lui plaît tant et dont il ne soupçonne pas qu'il a été tissé non à Bombay mais à Glasgow. Ce châle est le premier des nombreux effets qu'il donnera au cours de ses voyages, ou échangera, ou qu'on lui volera ou même qu'on lui arrachera par la force.

C'est un petit trois-mâts surchargé de passagers, encombré de ballots et à bord duquel on transporte aussi des chevaux qu'il entend parfois hennir dans la cale. On ne comprend pas ce qu'il essaie de dire en arabe. Personne sur ce bateau ne parle une autre langue, ne serait-ce que l'italien. Aucun marchand tripoliteain n'est là pour le protéger de l'hostilité des hommes d'équipage qui lui jettent en passant des mots inconnus comme s'ils lui lançaient des crachats. Son déguisement ne trompe personne, ses poses à la turque sont ridicules. Sur ce bateau, on l'a démasqué pour ce qu'il est : un méprisable roumi.

Une fois débarqué, il loue un cheval et les services de muletiers pour aller à Antioche. Et là, par curiosité, mais aussi parce qu'on a omis de lui inculquer dès son jeune âge cette idée étrange mais répandue que certaines catégories d'humains seraient supérieures à d'autres et qu'elles ne devraient en aucun cas se mélanger entre elles, au lieu d'aller dans le khan des marchands il s'en va loger avec ses muletiers. Dès son arrivée on s'attroupe pour regarder comme une curiosité de foire cet étranger dont le bagage répand une odeur infecte (une des bouteilles de bière pour Mr. Barker que son frère lui envoyait de Malte s'est cassée au cours de la traversée), et regardez donc ces fruits, durs, laids, terreux, l'homme recrache le morceau de pomme de terre qu'il avait voulu goûter, faut-il que ce roumi ait perdu l'entendement pour prendre la peine de transporter si loin un tel tubercule, qui est-il pour tenter de se glisser là où il n'a pas sa place, que vient-il chercher parmi les muletiers, « Infidèle ! » lui crie la foule en colère, et le désordre est bientôt tel que l'aga envoie son drogman pour éclaircir l'affaire.

Au Levant les imposteurs pullulent, d'autres que lui cherchent à se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. Ce drogman est un pauvre diable qui prétend être français, ce qu'il n'est nullement. Le faux Ibrahim se sent d'abord moins seul face à ce Franc — vraisemblablement un Piémontais, qui sait depuis combien d'années vivotant sous la protection capricieuse de l'aga d'Antioche. Aux questions insidieuses sur ses moyens d'existence il répond qu'à Alep le consul britannique lui paiera ses services, ce qui lui permettra de rejoindre Bagdad où l'attendent impatiemment de nombreux amis. Mais le drogman est un petit Franc malveillant qui a dû avaler bien des couleuvres et bien des avanies, il aime à s'en venger sur les faibles, ses semblables, sans doute est-ce pour complaire aux Turcs qu'il a pensé

démasquer son frère roumi en lui tirant la barbe. C'était ne pas connaître Johann Ludwig Burckhardt. La vigueur du coup de poing a fait vaciller l'autre, les rieurs changent de camp. L'homme est doux et sans orgueil, mais il ne faut pas s'y tromper, au bras de fer c'est toujours lui qui gagne et on ne l'effraie pas facilement.

C'est le matin du départ, le jour n'est pas encore levé. La cour du khan a été quadrillée par des cordes tendues au ras du sol, cela fait comme un échiquier où selon des règles strictes sont réparties les bêtes et les marchandises, et les bêtes se tiennent tranquilles, aucune n'essaie de franchir les cordes, comme si c'étaient des lignes magiques. Les paroles sont rares, ces hommes qui menaient grand tapage les jours précédents travaillent en silence au chargement des balles.

Il n'aura vu d'Antioche que les rues par où il est arrivé et par où il partira. Il est toujours resté auprès de ses bagages, tuant le temps en cuisinant ses victuailles. Tout le jour des hommes de la ville piétinaient devant sa porte sans oser entrer, mais il sentait dans son dos le souffle de leur haine. Ce n'était qu'au moment où l'on fermait les portes du khan qu'il relâchait enfin sa garde et montait dormir sur la terrasse avec ses muletiers. Les nuits de juillet sont douces, chaque soir une légère brise se levait et apportait le parfum intermittent d'un jasmin. Là-haut on ne sentait presque plus l'odeur tenace des bêtes et de la fumée.

Il quitte enfin ce khan et ces gens qui lui voulaient du mal, mais ce n'étaient là que des prémices. La méfiance s'attache à son teint trop pâle, à son mauvais arabe, on le suit dans l'obscurité pour l'épier quand il fait sa dernière prière de la journée, on lui crie *Haram!* parce qu'on a bien vu qu'il ne fait pas ses ablutions comme il convient et que ce n'est pas un Croyant, on le harcèle, on crache sur ses pas, la nouvelle du scandale

s'étend à toute la caravane, on la crie aux paysans venus se joindre à eux le soir, accroupis près des feux, et lui, digne et courroucé, jure que jamais plus il ne partagera leur pain, dût-il mourir affamé – il ne prend pas grand risque puisque c'est le dernier jour de marche avant d'arriver au terme de ce voyage-ci : le khan des douanes à Alep où l'attend le consul Barker. C'est comme l'arrivée dans un port après une traversée difficile, il cesse d'être un roumi, un infidèle, il revient parmi les siens, mais de peur que le consul de France ne cherche à lui nuire il choisit de se dire Anglais plutôt que Suisse. Il loge d'abord chez les Barker, il n'a plus rien à voir désormais avec les muletiers qui pourraient s'étonner, médire de lui. Voici déjà plusieurs années que les contacts sont coupés entre Alep et le but lointain de sa mission, il n'a pas à craindre d'être reconnu plus tard, ailleurs. Sa tenue orientale lui permet de passer inaperçu, et comme il est courant que les voyageurs européens prennent un nom arabe en abordant au Levant, se dire Anglais ne l'empêche en rien de continuer à se faire appeler Ibrahim. Il apprend l'arabe avec acharnement. Il loue une petite maison, engage un serviteur arménien. Chaque jour un professeur d'arabe vient chez lui, la pièce est remplie de la fumée de leurs narghilés, il progresse vite, il étonne bientôt les Turcs eux-mêmes parce qu'il ne tarde pas à en savoir plus qu'eux, ce qui n'est peut-être pas si difficile. Ces Turcs ne méritent pas la mauvaise réputation qu'on leur fait, seuls sont haïssables les janissaires qui font la loi dans la ville.

Pour quatorze louis il s'est acheté une bonne jument qu'il monte chaque matin en compagnie de son nouvel ami le consul de Hollande. Il se joint aux parties de chasse de Mr. Barker. Et certes, il s'avance toujours plus loin dans l'étude de cette langue enchantée – *lisânak hisânak* –, il s'habille à l'orientale et fume le

narghilé, mais en même temps il fréquente les cercles européens d'Alep et les Barker lui proposent d'être le parrain de leur enfant à naître. Il noue des liens dans un monde nouveau mais il n'a pas encore coupé les ponts avec celui d'où il vient, il jouit de l'un et de l'autre, à la fois dehors et dedans. Le fléau de son existence se maintient encore à l'horizontale.

Mais il n'est pas venu jusqu'à Alep pour regarder des dames en étole de fourrure danser la valse et le menuet dans les soirées que se croient tenus de donner les Européens en exil, ni pour chasser le lièvre ou le perdreau, fût-ce au faucon, avec le consul britannique.

Bâton en main et besace à l'épaule, il est un médecin parti cueillir des simples. Il séjourne chez une tribu nomade à une journée d'Alep, c'est à peine un voyage, tout juste un tour d'agrément, pour se faire la main en quelque sorte. Il se nourrit comme ses hôtes : du riz et des œufs, du yaourt et du miel, et du café à la cardamome à toute heure du jour. Il fait de longues marches et, puisqu'il est censé herboriser, il fouille du bout de son bâton les touffes de graminées en se remémorant ses cours de botanique. Autour de lui s'étend un paysage de roches blanches ou grises, éparpillées sur des collines de terre rouge où le vent courbe l'herbe sèche piquetée de chardons mauves. De temps en temps il s'assied sur une pierre, écoute son sang et le vent battre tous deux à son oreille. Il y a des pans de mur écroulés sur les hauteurs avoisinantes, des arches incomplètes, des ruines d'innombrables villes, mortes, qu'on ne voit pas tout de suite, bâties camouflées dans cette même pierre blanche ou grise parfois tavelée de roussâtre et qui surprennent, comme l'irruption de quelqu'un là où l'on s'était cru seul. Tout est bruissant et silencieux. Il y a partout des coquilles d'escargot, très blanches et légèrement aplaties, qu'on

dirait sculptées dans du marbre, et des lézards en arrêt sur des pierres plates, relevant la tête, le cou tendu. À l'aide d'un bout de bois il entreprend de débarrasser de ses tiques une tortue qui agite dans le vide ses pauvres pattes affolées et lui pisse dessus, l'ingrate, mais il finit sa besogne avant de la reposer dans l'herbe. Il s'en tiendra là. Il n'a jamais vu autant de tortues et elles ont toutes des tiques, il n'en finirait plus. Les gens d'ici ne s'intéressent pas à ces anciennes villes, tout juste y puisent-ils les pierres qu'il leur manquait pour terminer le bout de mur qui abritera du vent leurs plants d'aubergines. Ils laissent leurs moutons se mêler aux grands troupeaux de roches disséminées sur les hauteurs, on les retrouve parfois broutant l'herbe entre les dalles disjointes d'églises béantes, près des moignons de colonnes où jadis vociféraient des stylites.

Mais ce n'est pas encore le désert, tant s'en faut. À Damas, un cheikh connu pour être un escroc lui arrange un voyage à Palmyre, et il se met en route, vêtu à l'européenne, le voilà garçon de pharmacie cherchant des herbes pour une officine de Damas. Il ne lui aura pas fallu deux jours pour se faire détrouser. D'argent, il n'en avait guère, mais il se retrouve en chemise, privé de sa montre et de son compas, ce qui ne l'empêche pas d'aller jusqu'à Palmyre où le cheikh local, enrageant de ne rien pouvoir tirer de lui (ce n'est pas faute de l'avoir fait fouiller), ordonne qu'on l'enferme sous bonne garde, sans réussir à l'impressionner pour autant : il est logé, nourri, on finira bien par le relâcher, que faire de lui sinon ? Après deux jours on le laisse aller, en effet. Il n'a plus rien à offrir à la rapacité du cheikh que la selle de son cheval qu'il lui abandonne pour payer sa visite. Avoir vu Palmyre ne vaut-il pas une selle ?

Après quoi il s'en retourne à Damas, l'esprit léger de savoir qu'il n'a plus rien sur lui qu'on puisse lui dérober. Il prend son temps, il s'arrête en route dans les

campements bédouins, heureux de rester aux heures chaudes sous les toiles épaisses tissées de poil de chameau. C'est le plein été, l'éclat du désert est insoutenable, il n'y a plus de couleurs, seulement la blancheur du jour et l'ombre de la tente, les oreilles bourdonnent de chaleur et de vent. Il se laisse engourdir de bonheur et tend encore une fois sa minuscule tasse, ses hôtes ne lui ménagent ni leur café parfumé ni leur temps qui est infini, ils sont hospitaliers, gais et avides. Des grappes de petites filles environnées de mouches rient aux éclats en le regardant.

Damas est entourée d'une oasis, sorte de paradis terrestre où les arbres fruitiers n'ont pas encore été coupés pour faire du bois de chauffage, ni les ruisseaux souillés par l'arsenic des tanneurs, ni les palmiers décapités par la mitraille d'une guerre civile. Mais à chaque époque ses désordres : l'insécurité est générale, plus aucune caravane ne passe, la route de La Mecque est coupée. La ville tremble devant un nouveau fanatisme qui menace de fondre sur elle sabre levé – et dont on entendra encore parler. Il lui faut une fois de plus aiguïser sa patience et attendre. Il trouve à se loger dans le quartier juif et occupe ses journées à écouter les conversations dans les boutiques. Le dialecte qu'on parle ici est différent, il met à profit ces quelques semaines pour l'apprendre. En voyage, il est souvent bon d'être retardé. Et puis les choses s'arrangent, les routes sont à nouveau plus sûres, on oublie un peu le Wahhabite. Entre-temps c'est la fin du mois de septembre, il fait meilleur pour se déplacer. Il lui faudra attendre encore un peu avant de savoir assez d'arabe pour oser se faire appeler Cheikh Ibrahim, mais pour l'instant il voyage, il sera toujours temps de retrouver plus tard, quand l'hiver sera là, les voluptés de l'étude.

Il part à la découverte de la Syrie, sous divers déguisements. Les Turcs ne démordent pas de l'idée

qu'il est à la recherche d'un trésor, qu'il sait où le trouver, que c'est un spoliateur. Pour les Chrétiens, il est un espion à la solde du Roi Jaune, venu glaner des renseignements en vue de l'expédition qui les délivrera des Turcs. Rien n'est plus extravagant que de voyager pour le plaisir, et d'une manière générale les curiosités désintéressées sont les moins compréhensibles. C'est lorsqu'il dit la simple vérité qu'il éveille le plus de soupçons. On ne l'y reprendra plus.

Il n'a pas été engagé par l'African Association pour explorer la Syrie que tant d'autres ont déjà parcourue et décrite, le but de sa mission est beaucoup plus lointain et d'un accès autrement difficile. Mais puisqu'il y est, en Syrie, autant prendre des notes pour envoyer à Londres le récit de ses excursions. Il fait ses premières armes de voyageur attitré. Il s'applique comme un bon élève, cherchant peut-être à faire oublier d'anciens manquements, à recevoir de la part de Sir Joseph le satisfecit qu'il n'a pas su obtenir de son père. Dans ses lettres de Malte il n'avait pu s'empêcher de trop parler de lui-même, comme un gamin vantard, c'était une erreur de débutant, mais c'est fini maintenant. Il s'efforce de n'écrire que des faits, avec la plus grande précision. Il ne néglige aucun détail, ne fait grâce d'aucun chiffre : combien de minutes ou d'heures de marche, combien de pieds, de pouces, de yards, il s'agit de montrer toute la rigueur scientifique possible. Il tient sa plume en laisse, il s'empêche d'écrire la mélancolie des paysages détrem-pés sous la pluie d'automne – il n'écrit pas un roman, lui.